

comme l'étaient alors la plupart des emplois de ce genre. Ceux qui connaissent les difficultés qui se présentent dans l'organisation de toute association et qui savent combien tout le fardeau pèse sur les épaules du secrétaire, auront une idée des travaux que M. Evans a dû exécuter, par pure bienveillance, envers ses nouveaux concitoyens.

Dès cette époque, il commença à publier une série d'articles dans les journaux de Montréal et l'on peut dire qu'à ces articles et à ceux que M. Perrault écrivit dans les feuilles de Québec, nous avons dû les progrès, faibles à la vérité qui ont été faits dans l'Agriculture jusqu'en 1835.

Cette année-là, William Evans publia un volume remarquable qu'il intitula : "A Treatise on the Theory and practice of Agriculture in Canada." Ce fut le premier ouvrage de ce genre, ou au moins de cette importance, qui vit le jour dans notre pays.

La législature vota une somme de £215 pour la traduction et la publication de ce livre en français, et 1500 exemplaires du Traité d'Agriculture furent distribués parmi nos cultivateurs.

Malheureusement, peu d'entr'eux, à cette époque, savaient lire : et la législature, qui fit bien de reproduire ainsi l'ouvrage de M. Evans, n'aurait pas dû s'en tenir là. A cette époque des fermes-modèles et des lectures publiques dans les campagnes, auraient été indispensables pour obtenir un résultat bien décisif. Sans doute que la bonne semence croissait, mais lentement, si lentement, qu'en bien des endroits les mauvaises herbes avaient tout le temps de l'étouffer.

L'année suivante, notre infatigable agronome publia, en anglais, un volume supplémentaire qui fait suite à son traité.

En 1837, il écrivit, dans le *Montreal Courier*, une série de lettres sur le progrès agricole par l'éducation des cultivateurs, (1) excellents articles dont les instituteurs, et tous ceux qui s'occupent d'éducation, devront sentir l'importance et dont nous donnerons quelques extraits dans une prochaine feuille. Ces lettres ont été réunies en une petite brochure que l'auteur fit libéralement distribuer parmi les cultivateurs.

William Evans fut le rédacteur et le propriétaire de notre premier journal d'agriculture. En 1838, il fonda le "Canadian Quarterly Agricultural and Industrial Magazine;" mais l'encouragement public lui ayant fait défaut, il cessa sa publication après quelques livraisons. Dans tout assaut, il faut bien que le soldat qui y monte le premier meure sur la brèche, et c'est un rude assaut que celui qu'on livre à l'ignorance et à la routine.

En 1842, M. Evans devint éditeur du "British American Cultivator," publication mensuelle imprimée à Toronto. Il l'abandonna pour fonder, en mai 1843, le "Journal Canadien d'Agriculture," qu'il publia dans les deux langues, à Montréal. On voit qu'il ne se rebutait point.

Vers cette époque cependant, des jours plus heureux pour l'agriculture commençaient à luire; plusieurs citoyens honorables aidaient notre agronome dans ses travaux, la législature votait des sommes assez considérables et plusieurs expositions agricoles avaient déjà eu lieu non seulement avec succès, mais encore avec éclat.

En 1853, la société d'Agriculture du Bas-Canada cessa d'exister, et, par la création d'un ministère de l'Agriculture, le gouvernement et le pays firent de cet art important, comme cela doit-être, une des puissances reconnues et constituées de l'état. La chambre d'agriculture fut organisée et M. Evans en fut nommé unanimement le secrétaire et le trésorier.

En 1854, eut lieu à Montréal une grande foire agricole et industrielle. C'était une exposition préparatoire dont le but principal était d'assurer une part convenable au Canada dans l'exposition universelle de Paris. M. Evans rendit comme toujours dans cette occasion, des services

importants: l'exposition locale fut des plus brillantes, et une bonne partie de nos succès, de l'autre côté de l'océan, furent dus au zèle et à l'habileté du secrétaire de la chambre d'agriculture. De plus, il publia, pour le comité local, une excellente brochure intitulée: "Suggestions sur la subdivision et l'économie d'une ferme, dans les seigneuries du Bas-Canada avec divers plans et dessins."

Son dernier ouvrage publié fut une Revue de l'Agriculture du Bas-Canada, imprimée d'abord dans la *Gazette de Montréal*, puis en brochure.

Lors de sa mort, il terminait un essai pour le concours ouvert par le ministre de l'agriculture pour les trois meilleurs mémoires sur l'origine, la nature, l'histoire du charançon, de la mouche hessoise, du cousin et des autres insectes qui détruisent nos récoltes, sur les maladies auxquelles nos grains et légumes ont été sujets, et sur les meilleurs moyens de combattre ces redoutables fléaux.

Ce fut à la Côte Saint Paul, près de Montréal, dans son habitation modeste mais charmante, que mourut, âgé de 71 ans, le dimanche premier février dernier, l'un des hommes les meilleurs, les plus habiles et surtout les plus utiles que nous ayons eus.

Une première attaque de paralysie, survenue quelques semaines avant, l'avait préparé à son sort. Le *Montreal Gazette*, en annonçant son décès, a publié, en même temps, une lettre longue et intéressante qu'il lui adressait sur le sujet favori de ses études, laquelle, écrite quelques jours seulement avant sa mort, se terminait par ces touchantes paroles:

"Je ne puis pas espérer maintenant qu'il me soit permis de poursuivre mes travaux pendant bien des années; mais le peu de jours que la providence m'accordera, je les consacrerai à la cause de l'agriculture en Canada."

M. Evans ne pouvait guères donner de meilleure preuve de la sincérité de son amour pour son pays et pour ses enfants, qu'en engageant ses fils à marcher dans la carrière qu'il avait lui-même parcourue. Sa gaieté constante, sa bienveillance, sa charité étaient proverbiales. Il était difficile de voir sans l'aimer, cette figure franche, honnête et joyeuse. Agriculteur pratique autant que théorique, il avait fait de sa ferme de la Côte St. Paul, une véritable ferme-modèle, où il donnait, nous ne dirons pas volontiers, mais avec ardeur, des conseils à tous nos habitants qu'il chérissait et dont il était aimé.

Ayant remarqué que nos compatriotes avaient quelque répugnance à concourir avec les agriculteurs venus des pays étrangers, il sut ménager leur timidité en instituant, le premier, des concours séparés, qui n'excluaient point les concours généraux dans les foires agricoles. Il ne pouvait guères donner une meilleure preuve de sa sollicitude pour les canadiens, sollicitude que nous lui avons entendu exprimer plus d'une fois dans les termes les plus chaleureux, sollicitude réelle car elle était appuyée sur une appréciation parfaite des qualités du peuple au milieu duquel il avait si longtemps vécu.

On l'a vu, il est mort comme doivent mourir le soldat et le missionnaire, les armes à la main. C'est une guerre, et des plus redoutables, car c'est une des plus décourageantes, que celle qu'il faut faire à l'indifférence et à l'apathie universelles. C'est un apostolat et l'un des plus glorieux que d'encourager les hommes à se perfectionner dans celui de tous les états où ils ont le plus de chances de demeurer honnêtes et vertueux.

Qu'un tel homme ne soit jamais oublié! L'ingratitude est le vice le plus honteux des nations comme des individus. A défaut d'un monument, cultivons sur sa tombe, modeste comme son existence, les fleurs qu'il aimait, celles qu'il fut chercher dans nos bois pour orner nos parterres, et dans notre cœur cultivons encore davantage son souvenir. Ce sera celui d'un homme de bien, de persévérance et d'énergie.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

(1) Agricultural improvement by the education of those who are engaged in it as a profession.